

Séminaire PhilosoField - 23 octobre 2020
« **Pratique et recherche, en quête d'un terrain d'entente** »

Introduction à la séance

Bonjour à toutes et à tous,

Bienvenue à cette 3^e séance du séminaire PhilosoField sur les enjeux et les méthodes du terrain en philosophie, séance qui portera plus précisément sur les croisements entre pratique et recherche sur le terrain, c'est-à-dire sur ces chercheurs et chercheuses qui sont aussi praticiens et praticiennes sur leur terrain, qui pratiquent l'activité qu'ils étudient dans leurs recherches. Et cette fois ce sera nous, Fanny Wiard et Marion Bérard, deux membres du séminaire, qui allons présenter nos travaux de thèse en cours. Fanny est doctorante en études indiennes et travaille sur la danse indienne *bharatanatyam*, qu'elle pratique aussi en tant que danseuse. Marion est doctorante en philosophie et travaille sur la pratique de la philosophie avec les enfants, et anime des ateliers de philosophie avec des enfants. Nous avons pensé cette séance comme une réflexion ouverte sur des travaux en cours, nous serons donc contentes de pouvoir échanger avec vous, d'avoir vos questions, avis et retours.

Quelques mots d'abord sur le thème du jour : « Pratique et recherche, en quête d'un terrain d'entente ». Nous souhaitons parler de notre rapport au terrain à toutes les deux, sous l'angle de ce que nous avons en commun : le fait d'être praticiennes de ce que nous étudions dans notre thèse. Plus largement, les croisements entre pratique et recherche sur le terrain peuvent prendre des formes multiples et sont le fait de parcours singuliers. On pourrait dans un premier temps, dessiner à gros traits un spectre entre d'un côté des praticiens qui se lancent dans la recherche en étant d'abord mus par un désir de réflexivité sur leur pratique, et d'un autre côté, des chercheurs qui en viennent à la pratique en étant en quelque sorte assimilés dans leur terrain de recherche. Dans le premier cas, on peut penser aux enseignants qui deviennent chercheurs en sciences de l'éducation et en didactique, aux artistes qui deviennent chercheurs en esthétique, ou encore aux professionnels de santé qui font un DU ou un master puis une thèse de philosophie souvent sur un objet qui est aussi le leur en tant que professionnel de santé (il y en a des exemples dans cette université dans le master Culture et santé). Dans le second cas, ce serait la figure de l'anthropologue qui passe tellement de temps sur son terrain qu'il ou elle finit par y rester et par faire partie du groupe qu'il étudiait et pratiquer ce qu'ils pratiquent. Jeanne Favret-Saada parle de l'« ensorcellement » du chercheur anthropologue sur son terrain : être présent sur le terrain implique d'y occuper une place et d'en tirer les conséquences : accepter de participer et d'être affecté, c'est-à-dire d'être altéré par l'expérience vécue¹. C'est aussi ce que Jean-Pierre Olivier de Sardan appelle la « conversion », au sens figuré et au sens propre, puisqu'il cite l'exemple de la chercheuse américaine Benetta Jules-Rosette qui se rend au Zaïre et en Zambie pour étudier une église apostolique locale et finit par se convertir à ce culte². C'est aussi, dans une moindre mesure, ce qui a failli nous arriver avec Margaux Dubar, Maud Benetreau et Marine Bedon aux prémices de ce projet, pendant notre enquête d'observation participante sur le

¹ J. FAVRET-SAADA, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977.

² J.-P. OLIVIER DE SARDAN, « Le "je" méthodologique: Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue Française de Sociologie*, vol. 41, n° 3, juillet 2000, p. 417-445 (disponible sur Persée). Article repris dans le chapitre 5 du livre : J.-P. OLIVIER DE SARDAN, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve, Editions Academia, 2008. Les autres références à Jean-Pierre Olivier de Sardan sont tirées du même texte.

terrain des jardins partagés de Lyon (où nous participions réellement à la vie du jardin partagé, au jardinage etc.) : nous aurions très bien pu rester au jardin après l'enquête. Toutefois, il nous faut nuancer l'opposition entre ces deux figures : il nous semble qu'il y a tout un spectre entre ces deux pôles avec des situations singulières, et probablement un grand nombre de parcours qui ont dès le début un pied dans la pratique et un pied dans la recherche. Nos parcours à toutes les deux sont en tout cas des exemples de ces cas-là : Fanny, danseuse depuis l'enfance, étudiante en lettres, qui décide à un moment de continuer ses études en doctorat en prenant pour objet la danse qu'elle pratique ; Marion, étudiante en philosophie qui réfléchissait déjà à continuer dans la recherche, qui découvre la pratique de la philosophie avec les enfants par le biais de ses études (par l'association Les Médiations Philosophiques dans cette université) et choisit un sujet de thèse qui lui permet de combiner les deux.

En échangeant pour préparer cette séance, nous nous sommes rendu compte que nos deux sujets dessinaient des problématiques assez différentes et sans doute singulières dans le rapport à la pratique, mais on peut tout de même pour introduire cette séance dégager une piste problématique générale sur cette question du rapport entre pratique et recherche sur le terrain. Une tension principale est liée à ce Jean-Pierre Olivier de Sardan appelle le « dédoublement statutaire » en ethnographie, qui nous semble transposable à nos situations même si elles ne relèvent pas forcément de l'ethnographie : le fait d'occuper deux statuts, celui de chercheuses et dans notre cas de praticiennes. Comment ces deux postures peuvent-elles se concilier ? Est-ce qu'elles entrent en contradiction ou est-ce qu'au contraire elles se nourrissent l'une l'autre ? Chacune présente ses propres enjeux et ses propres objectifs, lesquels peuvent entrer en conflit : est-ce que l'engagement dans la pratique, avec les exigences qui y sont liées, ferait du praticien un mauvais chercheur, parce qu'il aurait une vision biaisée et un manque de recul critique ? Ou bien est-ce que la connaissance de la pratique en première personne lui donne un point de vue privilégié sur son objet, lequel serait même indispensable pour certains objets, comme ceux qui impliquent le corps ? D'un autre côté, est-ce que la posture réflexive de la recherche ferait du chercheur un mauvais praticien, un praticien qui doute, qui se perd dans la réflexion au lieu d'agir ? Ou bien est-ce que la posture réflexive et critique lui permet de devenir un meilleur praticien ?

Par ailleurs, le fait que Fanny intervienne aujourd'hui, elle qui n'est pas chercheuse en philosophie et qui ne pratique donc pas la philosophie de terrain, nous permet d'aborder la question épineuse mais précieuse du croisement des disciplines et des formations. En effet, nous avons parlé du clivage entre pratique et terrain, qui conduit souvent également au clivage entre sciences du terrain (anthropologie, sociologie, ethnologie, etc) et les autres, qui ne seraient pas outillées pour pratiquer ni penser le terrain. Il serait intéressant que ces enjeux de formation soient discutés plus en profondeur. C'est déjà le cas dans de nombreux champs de recherche qui proposent de faire dialoguer et circuler les outils méthodologiques, par exemple la sociolinguistique ou les *cultural studies*. Au-delà des questions méthodologiques et disciplinaires, le terrain pour nous fonctionne d'abord comme un révélateur de problèmes et de questionnements, davantage que comme un lieu où nous pourrions plaquer des représentations toutes faites. Avoir cette pratique du terrain dans les deux sens du terme, nous semble intéressant pour questionner notre recherche et notre pratique. En dialoguant, en partageant ces questionnements, nous espérons trouver un chemin dans les méandres des enjeux disciplinaires, méthodologiques, scientifiques : un terrain d'entente !